

courage héroïque ; n'espérer qu'une chose dans l'avenir : vivre heureux l'un près de l'autre.

— Quant au présent, il me suffit de vous voir, de vous entendre, de vous serrer dans mes bras !

Il la pressait tendrement contre son cœur.

Ils étaient depuis huit jours à Tripoli, se reposant des fatigues du voyage. Encore quelques jours et il prendraient passage sur un navire en partance pour Marseille.

Zabira, le petit nègre qui avait aidé à la délivrance de Renaud et de Blanche les accompagnerait en France.

Ben Rabbah et Ben Kedda, étaient les hôtes de Renaud et de Blanche. Elle les avait priés de demeurer avec eux jusqu'au moment où elle s'embarquerait pour la France avec son mari.

— J'aurai besoin de vous, avait dit Blanche, les deux Arabes s'étaient inclinés.

Pour Renaud et pour elle, sur un signe, ils se seraient jetés dans le feu : Ben Kedda, le Touareg qui avait autrefois accepté de Montaiglon le prix du sang de Renaud, aussi bien que Ben Rabbah, le Chambâ, dont le dévouement ne s'était jamais démenti.

Quel projet nourrissait la jeune femme en demandant aux deux Arabes de rester auprès d'elle ?

Elle avait résolu de démasquer son beau-frère et Montaiglon ; il le fallait pour sa tranquillité dans l'avenir, pour la sécurité de Renaud que sa confiance en l'amitié de son frère pouvait précipiter dans de nouveaux dangers. Mais, cette confiance terrible, cette accusation qu'elle allait porter contre Gaston, contre son beau-frère, il était nécessaire qu'elle fût confirmée par les irrécusables témoignages de Ben Kedda et de son compagnon.

Mais cette confiance, si difficile qu'elle fût à faire par Blanche, si cruelle qu'elle dût être pour Renaud, qui aimait son frère Gaston du plus profond de son cœur, cette confiance n'était rien auprès de celle qui devait la précéder !

Renaud ne savait pas qu'il eût un fils, elle devait le lui apprendre ; mais, à la joie de cette nouvelle, elle devait aussitôt faire succéder le désespoir de la perte de cet enfant, non une perte décrétee par Dieu et en chargeant l'ange noir de la mort, mais voulue par la méchanceté des hommes : "Georget, devait-elle lui dire, n'est pas mort, il m'a été volé ! Moi, sa mère, je me suis laissé enlever mon enfant ! l'enfant de notre amour ! Celui qui aurait été notre orgueil, notre joie !"

Voilà, surtout, la confiance qu'elle hésitait à faire. Celle qui lui coûtait le plus !

Comme Renaud, à peine rétabli, allait souffrir à cette affreuse nouvelle !

Dans son cœur, ne l'accuserait-il pas de négligence ?

Une mère dont on enlève l'enfant n'est-elle pas coupable d'avoir rendu le rapt possible ?

Oh ! si, en apprenant ce malheur, l'affection de Renaud venait à se changer en haine, en mépris !

Elle frissonnait à cette pensée.

Pourtant, elle parlerait, elle devait parler.

Il lui serait interdit de dire de quels soins, de quelle surveillance inquiète elle entourait son enfant, son petit Georget qui, cependant, avait été ravi à sa tendresse ; elle aurait l'air d'aller au-devant des reproches que, dans sa conscience, Renaud ne pourrait manquer de lui adresser.

Elle supporterait avec patience et humilité ces reproches muets de son mari, plus tard il reconnaîtrait l'injustice de ses soupçons.

Dieu, en lui rendant son mari, avait fait un miracle ; un autre miracle de sa toute-puissante bonté lui rendrait peut-être son enfant !

En tout cas, le devoir lui ordonnait de parler, de ne rien cacher à Renaud.

D'âme noble et généreuse, Renaud mêlerait sa souffrance à la sienne, il plaindrait la mère et ne l'accuserait pas.

— Oui, c'est cela, ce soir, il saura tout ! se dit-elle.

La soirée était délicieuse. L'air embaumé de parfums. Les étoiles scintillaient dans un ciel de saphir.

Renaud et Blanche, sous la douce et silencieuse lumière de la lune argentée, se promenaient à pas lents dans le jardin d'orangers qui entourait leur petite maison blanche.

Il la fit asseoir sur un siège de bambous et prit place auprès d'elle.

— Dans le calme de cette nuit étoilée, dis-moi, ma Blanche adorée, dis-moi comment tu as vécu pendant mes longues années d'absence ?

— Mon cher Renaud, j'ai retardé ce récit jusqu'à ce jour, répondit-elle d'une voix douce et vibrante à la fois, parce que ce que j'ai à vous apprendre vous paraîtra si étrange, qu'il vous faudra tout le calme de votre esprit, toute la sagesse de votre raison recouvrée, pour l'entendre de sang-froid.

— La fatalité a-t-elle donc épuisé sur nous tous les événements dont elle dispose pour troubler les faibles humains ? demanda Renaud en souriant.

— Vous allez en juger, mon ami.

Blanche se recueillit un instant.

— Vous souvenez-vous de votre départ de France, Renaud ? reprit-elle. Nous étions mariés depuis peu de temps, j'étais orpheline, vous me laissiez seule en France, poussé par la noble ambition de servir votre pays.

— Je ne m'opposai pas à votre projet, je pleurais lorsque vous ne pouviez voir couler mes larmes.

— Blanche, ma chère Blanche, ne me reprochez pas cette détermination ; je souffrais autant que vous, car je vous aimais de toute la force de mon âme ; une volonté plus forte que ma volonté me faisait agir : des rêves de gloire, d'ambition, celle de doter la France d'un empire colonial comparable à ce qu'est l'Inde pour les Anglais, enflammait mon esprit, faisait bouillonner mon sang dans mes veines !

— J'espérais vous appeler bientôt auprès de moi, de moi couvert de gloire ! Les événements ont eu vite raison de ces splendeurs créées par mon imagination !

— Dieu, ma chère Blanche, a abattu mon orgueil ; il a lancé contre moi sa foudre ; peut-être voulait-il me punir d'avoir sacrifié mon amour à des rêves glorieux !

— Oui, je le confesse, j'ai été cruel envers vous et vous en demandez pardon.

— Renaud, dit-elle en lui prenant la main, je n'ai pas à vous pardonner ; malgré ma douleur, je vous admirais, j'étais fier, par avance, de vos succès desquels je ne doutais pas et dont l'aurore m'enveloppait de ses rayons futurs.

— Je vous voyais revenir éblouissant, d'une gloire qui rayonnait sur moi. Tous deux, Renaud, nous avons été coupables d'orgueil.

— Dieu nous tiendra compte, ma chère Blanche, de notre désintéressement, du noble but que nous voulions atteindre ! J'ai souffert pour mon pays et jamais une plainte ne s'exhalera de ma bouche.

— Mais vous, par quelles angoisses vous avez dû passer !

— Oh ! oui, de bien cruelles angoisses ! Des souffrances indicibles... Elle s'interrompit un instant. Ses yeux brillaient.

— Tenez, Renaud, jugez-en ! s'écria-t-elle en se dressant soudain.

— Quelques mois après votre départ, je n'en pouvais plus douter, je portais dans mon sein le fruit de notre amour...

Il fit un mouvement de surprise.

— Oui, dit-elle, ce dont je doutais avant votre départ, sans me décider, à vous le dire, ce que je n'osais espérer était réel... Je vous écrivis cette bonne nouvelle. Ma lettre, sur votre recommandation, était adressée à votre frère Gaston...

— Qui s'était chargé de me faire parvenir ma correspondance, interrompit Renaud ; Gaston séjournait plus longtemps que moi dans les villes, y recevait mon courrier et me l'envoyait fidèlement.

Blanche hocha la tête.

— Ma lettre ne vous est pas parvenue, Renaud ; Gaston me l'a rapportée avec une affreuse nouvelle, celle de votre mort. Je crus expirer de douleur.

— Un mois après, j'accouchai d'un enfant, un fils que je nommai Georges.

— Un fils ! J'ai un fils ! s'écria Renaud, le visage illuminé de joie.

Blanche répondit tristement :

— Oui, Renaud, nous avons un fils, mais ce fils m'a été enlevé !

— Il avait trois ans... J'habitais avec lui notre palais des Roses... Il jouait dans le parc avec sa gouvernante... Je m'éloignai un instant... Je reviens... Oh ! mon cher Renaud, Georges n'était plus là !

— Enlevé ! enlevé par des misérables que, malgré toutes les recherches, on n'a pu retrouver !

— Mon fils, mon fils enlevé !

— Oui, Renaud, voilà la triste confidence que j'avais à vous faire, que je retardais en vous voyant encore faible et souffrant !

— Mon fils, mon fils enlevé ! Oh ! Blanche, ma chère Blanche, nous le retrouverons ! Dans quelques jours nous serons en France, nous retrouverons notre enfant, nous le serrons dans nos bras !... Oh ! partons, Blanche, partons !

Puis, il demanda des renseignements sur l'enfant :

— Comment est-il ?... Est-il fort, bien portant ?

Il se reprit, et tristement

— C'est vrai, j'oubliais que, depuis quinze ans, tu ne l'as pas vu ! Quinze ans ! Que d'événements se sont passés durant ce laps de temps ! Tant de drames !... de sang ! Ma raison succombant sous les tortures !... Et malgré les années se succédant sans apporter de mes nouvelles, malgré mon inexplicable silence, tu n'as pas douté que je fusse vivant !... Oh ! ma chère Blanche ! qu'il en soit de même pour notre enfant ; dis-moi qu'il vit, que nous le retrouvons !... Fais passer dans mon âme la foi qui embrase la tienne !

— N'en doutez pas, Renaud, nous reverrons notre Georges !

— Mais quels sont les misérables qui ont pu enlever ce pauvre être !... Quel intérêt les guidait ?... Etiez-vous sûre de vos domestiques ?

— Je crois pouvoir en répondre.